MÜLLER, Sven Oliver, *Die Nation als Waffe und Vorstellung. Nationalismus in Deutschland und Großbritannien im Ersten Weltkrieg*

Anne Duménil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1136>

DOI : 10.4000/ifha.1136

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Anne Duménil, « MÜLLER, Sven Oliver, *Die Nation als Waffe und Vorstellung. Nationalismus in Deutschland und Großbritannien im Ersten Weltkrieg* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1136>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

MÜLLER, Sven Oliver, *Die Nation als Waffe und Vorstellung. Nationalismus in Deutschland und Großbritannien im Ersten Weltkrieg*

Anne Duménil

- 1 S.O.M. entreprend ici de déconstruire le discours des contemporains – et des historiens – qui postule l'unicité du nationalisme. Analysant comment, pendant la Première Guerre mondiale, les grands débats politiques et sociaux furent conçus et formulés en référence constante à la nation, il décrypte la pluralité des significations qui lui sont conférées, leur confrontation, tout en s'efforçant de mesurer l'efficacité rhétorique et politique de ces discours.
- 2 À la veille du conflit, il diagnostique un climat de « pessimisme de crise » alimenté par les tensions politiques et sociales, liées à la mutation rapide des sociétés et, en Angleterre, à la question irlandaise. Ces tensions auraient été d'autant plus exacerbées qu'elles étaient systématiquement interprétées au prisme de conceptions opposées de la nation. L'étude de l'entrée en guerre souligne, de façon originale, l'effet de ce « langage du nationalisme » adopté par les différents acteurs : il aurait démultiplié les réactions de panique, notamment l'« espionnite », suscitée par la représentation d'une menace essentielle contre la nation. L'étude du « culte de la communauté nationale » s'avance ensuite fort loin dans le processus de déconstruction des discours et des attitudes propres à la culture de guerre : fondé, partout, sur la perception de la nature défensive du conflit et sur la proclamation de l'unité politique (« Burgfrieden » et « Party Truce »), la référence à la communauté nationale aurait été si prédominante et mobilisatrice parce qu'elle permettait aux différents acteurs de projeter sur la nation leurs aspirations et leurs intérêts. La référence nationale aurait ainsi permis aux conservateurs de légitimer le maintien de l'ordre existant, aux socialistes allemands de faire prévaloir leur espoir de transformation sociale...

- 3 L'approche comparée permet de dégager des similitudes insoupçonnées, au regard de la différence profonde des systèmes et des cultures politiques. Commun aux deux pays est ainsi le processus de radicalisation et de polarisation dont est porteuse l'expression banalisée des conflits politiques et sociaux au prisme du paradigme national. Ce constat amène l'auteur à dénier au nationalisme le pouvoir cohésif qui lui est généralement attribué. Ainsi, même la stigmatisation de l'adversaire extérieur ne fut pas univoque et, dans aucune des deux sociétés, ne s'imposa une image unifiée de l'ennemi à combattre. Sur ce point, on pourra regretter que l'analyse minore la haine qui envahit tous ces discours, formant peut-être leur seul dénominateur commun. Stimulantes sont en revanche les conclusions sur l'ethnisation de la conception allemande de la nation. Sous l'impact de la guerre se banalise l'idée d'une Allemagne conçue comme communauté homogène, élargissant son territoire sur ses marges orientales par une politique d'expulsion des populations polonaises. Cet imaginaire de la germanisation qui ne trouva pas – encore – son actualisation violente, rendait bien sûr insoluble la question polonaise ; au même moment, dans le contexte politique de la monarchie parlementaire qui favorise les processus d'intégration, s'imposait l'idée de l'autodétermination de la nation irlandaise, même si là aussi le processus d'ethnisation de la nation conduisait à imaginer un partage du territoire, mais sans échange de population.
- 4 Les débats du temps de guerre sur l'élargissement du droit de vote illustrent également comment l'argument de la nation – l'invocation des sacrifices consentis en son nom – a permis aux groupes d'opposition et aux féministes de tenter de faire prévaloir leurs revendications. Le langage de la nation qu'ils assimilent établit en effet un lien direct entre participation politique et issue du conflit. L'analyse est assez subtile pour ne pas penser que seules les logiques discursives, l'efficacité dans l'emploi de l'argument national, décident de l'issue de ces débats. Elle incite aussi à ne pas surestimer l'impact du conflit dans les processus de démocratisation, notamment en Angleterre. Alors que l'Angleterre élargit le droit de vote et l'accorde aux femmes – l'étude est sensible à la dimension du genre et à la question de l'antiféminisme –, les élites britanniques privilégiant la voie de la réforme et une vision inclusive de la nation conforme à la logique du système parlementaire, le refus d'introduire en Prusse le suffrage universel montre l'inaptitude à la réforme des forces conservatrices acquises à un nationalisme d'exclusion, radicalisé sous l'effet du conflit : cette attitude contribua à accentuer la perte de légitimité du système politique.
- 5 Si son étude est souvent riche et nuancée, on regrettera que S.O.M. n'accorde guère d'attention aux possibles zones de recoupements entre ces nationalismes pluriels et divergents. L'analyse y aurait certainement gagné en force de conviction. Si on veut bien admettre que les représentations de l'organisation sociale et politique étaient fortement polarisées, le constat vaut-il de même pour les expériences extrêmes de la guerre : la violence, la mort de masse, le deuil ? Nullement cantonnées à la sphère de l'intime mais inscrites dans un vécu collectif, ces expériences sont ici presque totalement ignorées. En outre, alors qu'il déconstruit l'unicité de la notion de nation, l'auteur ignore – c'est un paradoxe –, tant dans le choix de ses sources que dans ses analyses, les « ressorts locaux des mobilisations nationales » (Pierre Purseigle) qui dévoilent pourtant l'autonomie de sociétés civiles puissamment engagées, physiquement et mentalement, dans le processus de mobilisation pour l'effort de guerre. L'analyse aurait certainement gagné à laisser jouer un jeu d'échelles plus fin et

à moins systématiser la déconstruction des grandes émotions de guerre – la nation y tenait une place éminente – des contemporains.

6 Anne DUMÉNIL